

– J’ai... J’ai vraiment besoin de vous parler. Je suis embarquée dans une drôle d’affaire qui touche une histoire de secte et j’ai besoin d’en parler.

– Eh bien, adressez-vous à un prêtre, ou à un psychologue, ce n’est pas ma spécialité ! ricana le prof, exaspéré.

– Oui... non... Je n’en connais pas, et puis vous êtes historien et vous avez la réputation de savoir écouter ! risqua Judith en prenant un ton doucement séducteur.

Malgré sa mauvaise humeur, Cyprien ne laissait pas d’être touché par cet appel insistant.

– Bon, eh bien, venez demain après mon cours, salle 234... Au revoir ! Je suis occupé ! » Il raccrocha rapidement pour ne pas prolonger la conversation.

\*  
\*\*

« Allô ! Allô ! Dorothée ! Dorothée !

– Beeuh, pas si fort ! Qu’est-ce que c’est ?

– C’est Judith, écoute !

– Non, je n’ai pas envie d’écouter, il n’y a que toi pour m’appeler à deux heures du matin ! Fiche-moi la paix, je viens de m’endormir... anniversaire, trop bu... mal au cœur... ma tête ! Ne crie pas, ne crie pas ! Ma tête !

– Bon, je parle tout doucement, reprit Judith, qui connaissait les écarts de son amie côté boissons alcoolisées. Voilà ! Je voulais te dire que j’avais trouvé quelqu’un pour m’aider dans l’Affaire, monsieur Cornoiseau, tu sais, le professeur...

– Ah, encore ton histoire... On verra ça demain, laisse-moi... Je suis malade ! »

Dorothée, maintenant réveillée, balança le portable sur un fauteuil, se rua aux toilettes pour vomir l’essentiel de ses excès.

Libérée, elle se versa un verre d'eau et avala deux cachets pour combattre son malaise. « Elle se met la tête à l'envers avec son "Affaire" et surtout, elle me réveille au milieu de la nuit ! Pitié, Judith... » soupira-t-elle en se renfonçant sous la couette. Elle fixa le lampadaire en espérant que cet imbécile allait enfin s'arrêter de tourner. Cette Judith... !

Dorothee et Judith. Judith et Dorothee. Elles avaient toujours été aussi inséparables que des jumelles. De fausses jumelles. Dorothee était aussi brune et rondouillarde que son amie était blonde et longiligne. Judith était passionnée, déterminée et toujours pressée, Dorothee insouciant et réaliste... mais aussi artiste. Judith était raisonnable, Dorothee volontiers prête à des expériences risquées. Mais, dès le premier regard dans la cour de l'école où Dorothee était nouvelle, elles s'étaient reconnues. Par chance, elles étaient dans la même classe et elles avaient pu choisir leurs places. Côte à côte. Les années passant, l'une accompagnant l'autre, elles avaient approfondi leur belle amitié, décidant de préparer ensemble un master de biologie. Mais Dorothee était douée pour la peinture, un coup de crayon habile, un sens inné de la couleur ; elle y consacrait beaucoup de temps et, bien sûr, ses études en souffraient un peu.

\*

\*\*

L'histoire que Judith voulait raconter et dont elle n'arrivait pas à se dépêtrer était à mi-chemin entre un livre d'histoire et un roman de gare.

« Bon ! Puisque j'ai un bon contact avec le prof, je verrai Dorothee lorsqu'elle aura cuvé sa cuite », se dit Judith. Elle dîna d'une omelette dans son petit studio d'étudiante et se coucha. Le sommeil fut lent à venir, son « Affaire », qu'elle écrivait toujours avec une majuscule, lui trottait dans la tête.

Et aussi son échange avec le professeur Cornoiseau. Qu'est-ce qui lui avait pris de l'interroger sur ses pratiques religieuses ? Franchement, ça ne la regardait vraiment pas. « Mais ça me donne confiance », se dit-elle avant de sombrer dans un sommeil paisible.

Pour son rendez-vous, Judith avait opté pour une tenue relativement stricte... Pantalon gris, courte veste vert foncé, cheveux attachés : pas question de jouer les ados prolongées, elle voulait être prise au sérieux. Elle longea un couloir couvert de lambris en assez mauvais état. Elle attendit sagement à la porte de l'amphi où Cyprien Cornoiseau achevait son cours. Une fois les étudiants partis, Judith s'approcha de la chaire où il rangeait ses documents.

« Ah, c'est vrai ! Nous devons nous rencontrer. Bon, eh bien, venez à la cafétéria prendre un café.

Le ton était un peu bourru mais avenant. Ravie, Judith le suivit et ils se retrouvèrent dans un coin tranquille.

— Comment allez-vous ? Avez-vous encore des douleurs à la suite de votre chute ? s'informa poliment Judith.

— Hum ! Ça va ! Ma carcasse est solide... Bon, mais de quoi vouliez-vous me parler ?

— D'une trouvaille curieuse que j'ai faite récemment, commença Judith. Durant les vacances de la Toussaint, nous avons décidé avec quelques amis de la fac d'une excursion dans la région de Bressuire qui fait suite au bocage vendéen.

« Durant quelques jours, nous avons parcouru à vélo les petites routes qui parfois devenaient des chemins de terre. Par temps de pluie, je vous laisse imaginer notre arrivée à l'étape, boueux, crottés trempés ! s'exclama Judith dont le visage s'éclaira à ce souvenir.

Voyant que son interlocuteur l'écoutait sans montrer un grand intérêt, elle récita avec passion :

— *Le bocage, dans l'imaginaire, condense une idée de campagne*

*pastorale, arborée, variée, calme, authentique, dont les représentations mentales sont moins le fait de paysages grandioses, que de petites scènes au sein desquelles les arbres, les prés, les animaux, composent un cadre accueillant, plaisant, frais...*

— Oui, mais vous me débitez le guide touristique, grogna Cyprien, venez-en au fait.

— J’y viens. Un soir nous sommes arrivés à un petit vieux village nommé Argenton-Château. Nous étions crevés par une journée de vélo sur une route difficile avec beaucoup de côtes et de virages tournicotants. Impossible de trouver un gîte, et avec une menace d’orage, nous n’avions pas envie de monter la tente. Soudain, Gré... Grégoire... » , précisa-t-elle en hésitant.

« Hum ! Ce doit être son copain », pensa le prof, amusé.

« Oui, Grégoire... ? reprit-il.

— ... Oui, Grégoire Lhermite. Il est revenu tout excité. Il avait découvert une maison à demi abandonnée mais dont le rez-de-chaussée se composait d’une vaste pièce pourvue d’une cheminée monumentale. “On sera au sec, venez voir !”

« Nous l’avons suivi, contents d’avoir un coin pour la nuit. Je vous passe la soirée. Nous avons fait cuire notre repas dans l’âtre. Le sol était couvert de gravats et de lames de bois qui devaient venir d’anciens parquets. Chacun de nous a aménagé son coin et la nuit s’est écoulée tant bien que mal, avec quelques soupirs dus à l’inconfort... et aux gémissements de la porte qui fermait très mal.

Malgré lui, Cyprien ne put se retenir de sourire de la description du camping improvisé fournie par la jeune fille :

— J’imagine !

— Le lendemain, reprit Judith, enchantée d’avoir capté son attention, nous avons décidé de laisser l’endroit propre... en tous les cas, plus net que ce que nous avons trouvé. En balayant le foyer de la cheminée j’ai découvert une pierre descellée. Dessous, il y avait ceci.

Fière de son coup, Judith sortit de son sac un morceau de cuivre noirci, sur lequel était gravé un crucifix inscrit dans un ovale presque parfait.

– Je l’ai un peu briqué...

– Mais, dit Cyprien en fronçant les sourcils, c’est... un vol ?

– Non, je le remettrai à la société d’archéologie du Poitou ou de Vendée, mais je le garde parce que j’ai découvert quelque chose d’original, regardez.

L’historien se pencha sur l’objet. Il avait la forme d’un médaillon. Effectivement, la croix était fleurie aux trois extrémités du symbole religieux. Au pied de la croix, de curieux insectes sur le dos figuraient autant de signes de mort. Au-dessous, on pouvait lire une inscription, à demi effacée :

– À force de frotter, j’ai pu reconstituer ces deux mots et la date : Étang noir... Courtoyrie... 1821.

– Hum, ce doit être un nom de lieu, et un nom de famille... Mais je ne vois...

– Eh bien moi, je vois ! s’écria Judith avec vivacité, parce que c’est le nom que je porte et il n’est pas très courant, je l’aime beaucoup : n’est-il pas original ? (Elle était rouge de fierté.) Qu’est-ce donc que ce mystère ?

« Et puis, je ne sais presque rien de ma famille, car j’ai perdu mes parents quand j’avais trois ans d’un grave accident d’auto. Et mes grands-parents ont toujours été adorables mais du “genre paysans plutôt taiseux” sur leur passé. Aujourd’hui, c’est trop tard, mon grand-père perd la mémoire et ma grand-mère est décédée. La seule chose qu’ils m’ont dite, c’est que ce nom est originaire de cette région. Alors, vous pensez bien... Et puis ces insectes morts : on dirait des abeilles... ?

– Oui, c’est l’emblème choisi par Napoléon 1<sup>er</sup>. Elles figuraient sur le manteau du sacre, à Notre-Dame. Mais on ne les représente

## Chapitre 8

Le court séjour des deux étudiantes à Bressuire fut l'occasion de quelques excursions. Bien que modérément intéressée, Dorothée accompagna son amie à la chapelle de Plainelière construite par les dissidents de la première heure. C'était une construction très simple couverte d'un revêtement grisâtre. Elles ne purent y entrer car les dissidents, à l'imitation des Protestants, n'avaient pas d'espace sacré, mais seulement un lieu où se réunir pour le culte dominical. Cette pratique allait de pair avec leur souci de la discrétion.

Elles quittèrent Bressuire le surlendemain de Noël pour ne pas fatiguer tante Amélie et... aussi parce que la gentille nièce brûlait d'impatience : qu'allait lui révéler le cahier de Pierre-Joseph Courtoyrie, le mystérieux herboriste ? Déjà, en le feuilletant délicatement, le soir de Noël, elle avait repéré des éléments importants : il s'était marié, avait eu des enfants, qui s'étaient expatriés...

Le retour en car fut paisible, le soleil éclairait le Bocage d'une lumière hivernale à la fois pâle et brillante. La chevelure des grands saules frissonnait sans relâche au bord de la rivière. Appuyée sur l'épaule de Dorothée, Judith somnolait, pleine de reconnaissance envers le Ciel qui venait de donner un bon coup de pouce à sa recherche.

Ayant à peine posé son sac dans le studio, elle se rua sur le téléphone et appela Cyprien Cornoiseau. Elle connaissait maintenant ses habitudes et il lui avait confié qu'il ne partait pas durant les vacances de Noël.

La sonnerie de Big Ben retentit à l'autre bout.

« Allô ! Monsieur Cornoiseau ?

— Oui, je vous écoute ! Parlez fort !

— C'est Judith, ça y est ! J'ai le cahier de souvenirs de mon ancêtre l'herboriste.

— Bravo, quel aspect a-t-il ?

— Qui ? L'herboriste ?

— Non, petite sottise, le document !

— Excuse-moi, je suis tellement contente... ! Eh bien, ce sont des pages de papier blanc avec une couture au milieu. Le papier est assez épais.

— Hum ! je vois, mais à l'époque la papeterie était assez rudimentaire. Prends-en bien soin. Pose le manuscrit sur un tissu très propre et, si tu as des gants, mets-les, cela protège le support. Fais bien attention aux pliures qui sont fragiles. Si le texte est d'une lecture facile, recopie-le en tenant compte de la ponctuation et des petits signes qui apparaissent peut-être dans les marges.

— Merci de tous ces bons conseils, Pour les gants, j'ai encore quelque part ceux de ma communion ! Je me mets au travail demain matin et je te (vous) rappelle ?

— Bien sûr ! Ne suis-je pas désormais un peu ton tuteur ? Ah ! J'oubliais : essaie de repérer et de noter les différents parfums du papier ; avec un auteur herboriste, il peut être intéressant de repérer les différentes fragrances. »

Livrée à elle-même, Judith commença par défaire son sac, lança une machine à laver le linge et dégagea soigneusement sa table de travail : elle l'installa comme Cyprien lui avait recommandé. Le manuscrit de Pierre-Joseph trônait à côté de l'ordinateur. Elle retira ses bottes, passa une blouse et s'assit commodément. La page de couverture portait comme titre :

« *Confession de Louis-Joseph Courtoyrie, herboriste à Moncoutant, au lieu-dit l'Ardoisière, le 10 novembre de l'an de grâce mille huit cent soixante et dix.* »

L'écriture était élégante et facile à déchiffrer. Judith n'eut aucun mal à transcrire le texte sur son cahier. Il entreprenait sa confession sans que l'on sache bien pourquoi ni à qui il s'adressait. La lecture allait éclairer les questions que se posait l'héritière des Courtoyrie. Mais la fatigue venant, la jeune historienne s'endormit et la lecture fut remise au lendemain.

\*  
\*\*

*« J'écris ce cahier durant l'hiver 1869. Les événements qui se succèdent dans le pays m'incitent à mettre par écrit quelques souvenirs de notre vie familiale, Cela pourra peut-être intéresser nos descendants ? Non seulement quant à la vie familiale, mais aussi sur le plan religieux, car notre situation de dissidents par rapport à l'Église romaine nous confère une originalité particulière.*

*Je suis né le 12 octobre 1808 au village des Aubiers. J'atteins donc la soixantaine. Mes parents cultivateurs, exploitaient une petite ferme dans la région. De mon enfance, je retiens surtout que, trop faible pour les rudes travaux des champs, on me confiait des tâches plus légères, ce qui me laissait beaucoup de temps.*

*Passionné par les plantes, les fleurs et les fruits, j'ai entrepris de constituer un herbier, avec l'aide de mon oncle Flavien, ancien infirmier du service de santé de la garde impériale. Il m'a appris les noms et l'usage des plantes pour soigner les maladies. Je me suis passionné par cette recherche au point d'ouvrir une petite boutique d'herboristerie. C'était une pièce plus que modeste dans une ancienne porcherie. Les affaires étant assez bonnes, j'ai pu ensuite m'agrandir et installer l'herboristerie à Moncoutant. J'avais tout un réseau d'amis qui aidaient à la cueillette des plantes, à la fabrication des tisanes et autres potions et pommades recommandées par le médecin... »*

*« Coucou !*

Attelée à sa table de travail depuis le lever, Judith sursauta et leva les yeux vers la fenêtre qui venait d'être atteinte par un petit caillou. Naturellement, c'était l'amie Dorothee qui se signalait à son attention.

— Alors, ça marche ?

— Passionnant ! Je t'ouvre.

Dorothee admira l'installation et ajouta :

— Je crois que ce n'est pas le moment de te déranger, mais quand tu en auras assez, rappelle-moi. Ce matin, je travaille au laboratoire.

— Je te raconterai ! »

Elles papotèrent quelques instants puis Dorothee quitta son amie qui put se remettre à la lecture du cahier.

*« ... J'ai été baptisé par l'abbé Texier, prêtre très dévoué à nos communautés. Je l'ai peu connu mais je lui garde une profonde gratitude. Il a marqué ma famille d'une foi et d'une charité sans égales dans la région. Mais lui disparu, nous sommes restés sans prêtre et pourtant fidèles à nos traditions. Je me suis marié en 1835 avec Marie Tournafort. Nous avons eu un garçon, qui malheureusement est mort peu après sa naissance, et... trois filles ! »*

C'était gros comme une maison ! Judith resta plusieurs minutes le crayon en l'air, stupéfaite : trois filles ! Quelle évidence : Pierre-Joseph ajoutait fièrement :

*« Ce sont mes trois fleurs, elles s'y entendent à soigner et guérir ! »*

Un long passage en blanc parsemé de quelques lignes raturées, gribouillées, illisibles, succèdent à cette dernière phrase. Plus loin, Judith distingua une date, puis le texte reprenait :

*« 1854... Le malheur est entré dans notre pays. L'épidémie de choléra, sans doute venue par bateaux de pays lointains, a envahi la France. Anne, mon aînée, en a été victime : célibataire, venant d'achever ses études d'infirmière, elle travaillait dans un hôpital à Paris. Mais personne ne sait soigner cette maladie qui se répand très vite,*

*surtout dans les quartiers pauvres où l'hygiène est mauvaise. Nous n'avons même pas pu lui donner une sépulture digne. Grand chagrin ! D'autant qu'Élise, qui m'aidait à l'herboristerie, a voulu mettre au point une médecine pour les malades atteints du choléra et n'a réussi qu'à être contaminée ; elle nous a quittés elle aussi. Seule de nos filles, la plus jeune, Mireille, a échappé à l'épidémie. Mireille, la jolie Mireille, éprise de liberté, ne tenant pas en place, avide de voyage. Elle est partie au Mexique pour y exporter un commerce de plantes. Mais l'empereur Maximilien a été fusillé en 1867 et nous n'avons presque pas de nouvelles de notre dernière fille sinon celle-ci : elle a connu un colon français et a eu un fils. J'ai appris qu'il s'appelle Renaud. Je souhaite qu'il conserve notre nom, qu'il revienne au pays, rétablisse nos traditions, anime notre chère Petite Église... Mais quand viendra-t-il ? »*

Saisie par l'émotion, Judith ne put retenir ses larmes. Point n'était besoin d'ergoter : les coucous du médaillon désignaient bien Anne, Elise et Mireille, les trois filles-fleurs de l'herboriste. Mais Pierre-Joseph n'évoquait qu'un petit-fils, Renaud.

« Sûrement lui, notre ancêtre ! » cria Judith en jetant en l'air son crayon. Mais la plume du vieil herboriste calligraphiait une profonde mélancolie :

*« J'achèverai bientôt ma course. Grande est ma tristesse de ne pas connaître mon petit-fils. Il doit voyager à travers le monde. Marie, ma chère épouse, m'a précédé au petit cimetière de Courlay. Je rends grâce à Dieu qui m'a fait aimer sa Création, et vivre dans la foi de nos parents, les courageux dissidents de l'empire. Je me sens assez seul maintenant que nos enfants sont partis. Si le jeune Renaud revient au pays, il trouvera ce médaillon de cuivre sur lequel j'ai gravé les éléments importants de notre passé familial. Il faudra le chercher dans le manteau de la cheminée. »*

« Me voilà bien avancée ! grommela Judith. La maison qui nous a

servi de logis lors de notre excursion était plus qu'à moitié démolie. Était-ce une demeure de l'herboriste ? Où trouver la suite des aventures de sa famille ? Ils avaient vraiment tous la bougeotte ! La seule chose à peu près certaine, c'est que le dénommé Renaud a connu ses ascendants par sa maman, la chère Mireille. Il a dû revenir au pays, mais on perd sa trace. Et qui était son père biologique... ? Portait-il le nom de Courtoyrie, alors que sa mère était célibataire ? »

Fatiguée de toutes ces questions sans réponse, elle se leva de sa table de travail, planta là ses ancêtres, enfila son blouson et dégringola l'escalier pour aller prendre l'air. C'était l'heure de sortie des classes et les écoliers libérés se chamaillaient sur le trottoir à coup de cartables. Elle fila sur sa trottinette goûtant l'air vif que le vent d'ouest lui envoyait dans la figure. Arrivée dans l'allée centrale du parc, elle s'assit sur un banc libre et piqua un petit somme la tête dans les nuages.

\*  
\*\*

« Hep ! Hep ! C'est l'heure de dormir ?

— Hein ! quoi ? Je... tu... »

Tirée de sa sieste improvisée, Judith sursauta et se retrouva face à face avec le professeur Cornoiseau...

« Excuse-moi, j'ai travaillé toute la journée sur le manuscrit découvert à Courlay.

— Intéressant ? Tu permets ? » Sans attendre la réponse, Cyprien s'assit à côté de l'étudiante et entreprit de bourrer sa vieille pipe.

Confiante, elle lui raconta l'essentiel de ses découvertes, dues au texte de Pierre-Joseph, ajoutant :

« Au fond, l'épidémie de choléra a été déterminante dans la dispersion de la famille.

Cyprien tira une grosse bouffée de fumée de son brûle-gueule et répondit :

— Eh oui, peut-être. En tout cas elle y a contribué. Surtout celle de 1853-1854. Elle a été la plus meurtrière en France, même par rapport à celle de 1832. Les causes de cette dissémination du vibrion cholérique sont nombreuses. Mais un certain nombre de causes dominantes sont à signaler, d'après ce que j'ai lu : en premier lieu, les voyages qui se multiplient. Les mouvements des unités militaires, l'hygiène souvent approximative. Sans compter la coutume curieuse consistant à masser vigoureusement le corps des malades en sueur. Tout cela a contribué à la progression du choléra. On compte 143 000 décès en 1954.

— Mais quelle idée a eue Mireille Courtoyrie de s'expatrier au Mexique !

— Hum ! Peut-être a-t-elle pensé à fuir l'épidémie en allant le plus loin possible. Mais je crois aussi qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le Nouveau monde, les perspectives d'établissements industriels et commerciaux offraient des perspectives qui attireraient les jeunes épris d'aventure. L'affaire du Mexique a défrayé la chronique. Pays lourdement endetté sur le plan international, il se tourne vers l'Europe pour réformer son régime politique.

L'avenir pour le Mexique, selon l'empereur Napoléon III qui s'entremet dans l'affaire, était de mettre fin au désordre politique régnant et d'y instaurer un Empire. Une fois l'ordre rétabli, le progrès serait au rendez-vous et le Mexique deviendrait le premier pays industrialisé d'*Amérique latine*. Devenu terre d'élection, il attirerait des milliers de colons et verrait l'urbanisation s'intensifier. Maximilien de Habsbourg finit par accepter. Devenu empereur du Mexique en 1864, il échoue et il est fusillé en 1867.

— La dénommée Mireille a dû s'imaginer faire fortune !

— Peut-être, ou tout au moins installer son commerce de plantes médicinales. À l'époque, on s'y intéressait beaucoup. »

Le soir avait envahi le parc, Judith et Cyprien se séparèrent. Judith

rentra chez elle, la tête pleine de nouvelles questions. En passant devant la boulangerie, elle acheta une pizza qui ferait son dîner. Pour s'alléger l'esprit, elle papota au téléphone avec Dorothée sans trop aborder l'Affaire, afin de ne pas provoquer les remarques piquantes de son amie.

Les jours suivants, prise par ses études, le sport et ses amis, Judith laissa « reposer » ses recherches afin de prendre de la distance et laisser son esprit détricoter les questions délicates. Suivant le conseil de Cyprien, elle emprunta quelques livres à la bibliothèque pour compléter ses connaissances sur le second Empire : ouvrages à fréquenter le soir avant de s'endormir. Mais l'Affaire ne la laissa pas en paix bien longtemps. Un matin, elle trouva dans sa boîte aux lettres une publicité pour le miel produit par le rucher d'Antonin, l'apiculteur qu'elle avait rencontré. Elle s'aperçut d'un détail qui ne l'avait pas frappé à la lecture des « souvenirs » de Louis-Joseph Courtoyrie.

« Tiens ! C'est vrai, il ne parle pas des abeilles mortes, les pattes en l'air, gravées sur le médaillon de cuivre ! Il est tellement préoccupé par sa famille, ses filles ? Son petit-fils... Y a-t-il un rapport entre sa famille et les abeilles ouvrières ? »

Elle ouvrit son cahier de recherche et aligna quelques hypothèses qui lui venaient à l'esprit :

*« L'herboriste a-t-il créé autour de son atelier toute une communauté de découvreurs, de cueilleurs de plantes intéressantes ? Or l'abeille est bien l'animal qui représente le collectif, la communauté et en même temps le travail personnel. »*

*Les abeilles mortes symbolisent les victimes de l'épidémie de choléra qui a tant marqué l'environnement de Louis-Joseph.*

*À l'approche de sa mort, l'herboriste rappelle combien il a aimé son travail minutieux d'artisan, son amour du travail bien fait, le pouvoir de construire, bref qui caractérise l'abeille usant ses forces au service de la ruche.*

*Ses filles disparues, les abeilles ? »*

« Hum ! pensa Judith, il y a peut-être du vrai, mais il faut soumettre cela à mon cher tuteur et à l'ami Grégoire qui a un bon jugement, même si je le fatigue avec mon histoire. Mais pour l'instant, il y a cours ! » cria-t-elle en saisissant sa sacoche.

Cependant, elle résolut d'organiser un conseil de famille (qu'elle préféra à conseil de guerre), afin de faire le point et de chercher dans quelle direction continuer ses recherches. Un dimanche après-midi, elle réunit dans son studio Dorothee et Grégoire, auxquels se joignirent la tante Amélie venue à Poitiers pour des examens médicaux, et le cher Cyprien qui, décidément, était indispensable. Tous furent exacts au rendez-vous.

Tandis que Dorothee jouait à la jeune fille de bonne famille en servant le thé, Judith entreprit de résumer le plus clairement possible les découvertes récentes concernant ses ascendants, et les questions encore à résoudre.

« ... Grâce aux documents récents, et au médaillon de cuivre, conclut-elle, j'ai pu remonter jusqu'à l'herboriste Louis-Joseph Courtoyrie et sa famille. Il semble bien que son unique petit-fils, Renaud, soit le père de mon arrière-grand-père Jules Courtoyrie.

— Oui, réagit tante Amélie, tu as raison, c'est très probable, mais cela ne nous dit rien de la vie et des activités de ce Renaud.

— D'accord avec vous, madame, renchérit Cyprien Cornoiseau, car même si ce garçon est revenu du Mexique pour connaître la terre de ses ancêtres, on perd sa trace. Qui était-il ? A-t-il exercé le métier de son grand-père ?

— Oui, soupira Judith, mais alors là, je n'ai plus de documents !

— Et le Mexique n'est pas tout près, souffla Dorothee.

— Un point aussi très important, reprit Cyprien, est sa participation aux communautés dissidentes de la région. A-t-il été influencé par les communautés ésotériques du pays dans lequel il a été

élevé ? Dans quel esprit sa mère Mireille Courtoyrie lui a-t-elle parlé des traditions religieuses de la famille ?

— Je suppose qu'il est nécessaire de s'adresser aux archives diplomatiques du ministère des Affaires étrangères ? interrogea Amélie. Mais nous ne connaissons personne dans ces milieux !

— Hum ! Je peux me renseigner par les circuits universitaires, proposa Cyprien, mais je ne garantis rien de précis. »

La conversation roula sur différents sujets. Chacun y allait de ses suggestions et de ses hypothèses. Seule Judith se taisait, ce que ne manqua pas de remarquer son amie :

« Et toi, qu'en penses-tu ?

— Eh bien... heu... J'irais bien visiter le Mexique, car rien ne vaut de connaître un pays quand on cherche de nouvelles manières de vivre, de penser, de croire...

— Et voilà une vraie Courtoyrie qui a la bougeotte ! s'écria Tante Amélie de sa voix aiguë.

— ... seulement je n'ai pas un sou...

— Oh ! comme étudiante, tu peux décrocher une bourse... suggéra Grégoire, qui ne parlait qu'à bon escient.

— Je vais me renseigner au bureau de l'université. Grégoire, viendras-tu avec moi ?

— Euh ! Oui, mais j'ai encore bien du travail pour ma thèse.

— Moi, je vais me renseigner aux Affaires étrangères à Paris, dit Cyprien, mais je crains que ce genre de bibliothèque ne soit réservée aux enseignants-chercheurs... Enfin, rien ne coûte d'essayer ! »

La nuit d'hiver avait envahi les rues lorsqu'ils se séparèrent. Galant, Cyprien raccompagna Amélie chez une amie. Dorothée aida Judith à ranger tout en remarquant :

« Tu t'embarques dans un drôle de voyage !

Pensive, Judith plongeait les tasses à thé dans le bac de lavage et murmura :

— Oh ! Bien sûr, les affaires de la famille qui m'intéressent : c'est une sorte de fil rouge qui me relie au passé. Mais quand j'aurai retrouvé la trace de Renaud, et je l'espère quelques éléments de sa vie, je vais essayer de mieux comprendre la vie des communautés dissidentes, qui me captive de plus en plus. D'autant que le Mexique et ses ethnies variées, dont les Amérindiens, est riche de manifestations religieuses, de constructions : temples, palais, monuments funéraires...

— Tu veux dire qu'on peut établir une correspondance entre des communautés si éloignées, géographiquement, historiquement, spirituellement ?

— N'allons pas trop vite, mais rien n'interdit des rapprochements. De plus, le professeur Cornoiseau insiste beaucoup sur l'existence et la vitalité des communautés religieuses sans prêtre. Cela doit bien avoir un sens pour aujourd'hui et pour l'avenir des églises ?

— Ah ! oui, parlons-en... Il t'a complètement prise dans son bec, celui-là, ricana Dorothée. Mais, reprit-elle en voyant son amie froncer les sourcils, il a sûrement quelques bonnes idées. Bon, en attendant, je te laisse à tes réflexions de fond ! Bonsoir ! »

\*  
\*\*

« Mademoiselle Judith Courtoyrie est priée de passer au bureau du doyen jeudi à 14 h 30. »

Elle referma son portable sur lequel ce message venait de s'afficher. « La barbe ! » murmura-t-elle. À vrai dire, elle se sentait mal à l'aise : elle était bonne pour un savon du doyen de la faculté de biologie. Ses résultats plus que médiocres aux derniers partiels en étaient la cause. Habituellement bonne élève, elle avait levé le pied

sur ses études. Honnêtement, l’Affaire avait pris une grande importance dans son emploi du temps... au détriment de son travail universitaire. Son monde se résumait maintenant à l’équipe qui fourmillait auprès d’elle. Elle ne pouvait quand même pas se faire pistonner par Cyprien.

Le jeudi suivant, au sortir du restaurant universitaire, elle alla frapper à la porte du doyen et fut reçue assez rapidement par celui-ci.

« Ah, mademoiselle Courtoyrie, je suis bien content de vous rencontrer, car le conseil de la faculté s’inquiète un peu de votre situation universitaire. Vos résultats ne sont guère fameux ! Ça avait bien commencé pendant les deux premières années. Mais depuis quelques mois, nous avons l’impression que vous n’êtes guère à votre affaire dans cette faculté.

Il ouvrit un dossier et tourna quelques pages.

— On vous reproche d’être un peu dans les nuages et de ne pas prendre très au sérieux les sciences chimiques et biologiques.

Il releva la tête et plongea son regard dans les yeux pâles de l’étudiante. Elle fixa l’éminent universitaire de ce regard direct et franc qui étonnait toujours ses interlocuteurs. Elle hésitait :

— Euh... c’est-à-dire, j’ai eu des questions familiales à résoudre, des décisions à prendre...

— Soit ! Ce sont vos problèmes personnels. Mais quitte à vous faire un brin de morale, je vous rappelle que cette troisième année est capitale pour la bonne réalisation de votre avenir. C’est un moment unique : vous disposez de tous les éléments pour construire votre future vie professionnelle... »

Passive, Judith n’écoutait déjà plus... Elle réfléchissait : « Mon avenir, quel grand mot ! Comme si je savais... Et puis, il y a tout ce problème religieux des dissidents qui embrouillent tout ! Mais d’un autre côté, il faudra bien que je gagne ma vie... »

À la fin de l’entretien, elle promit de reprendre en main ses